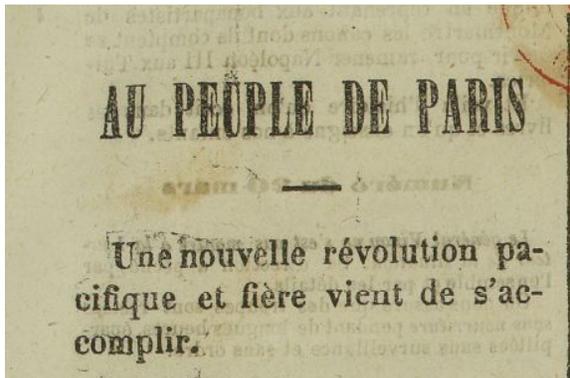
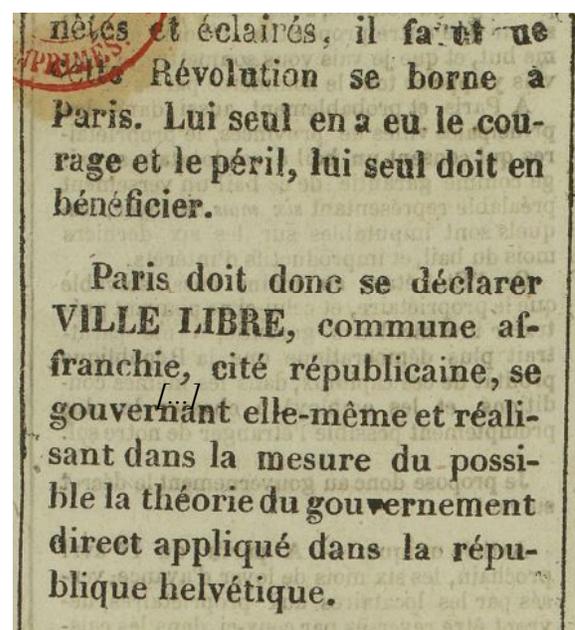
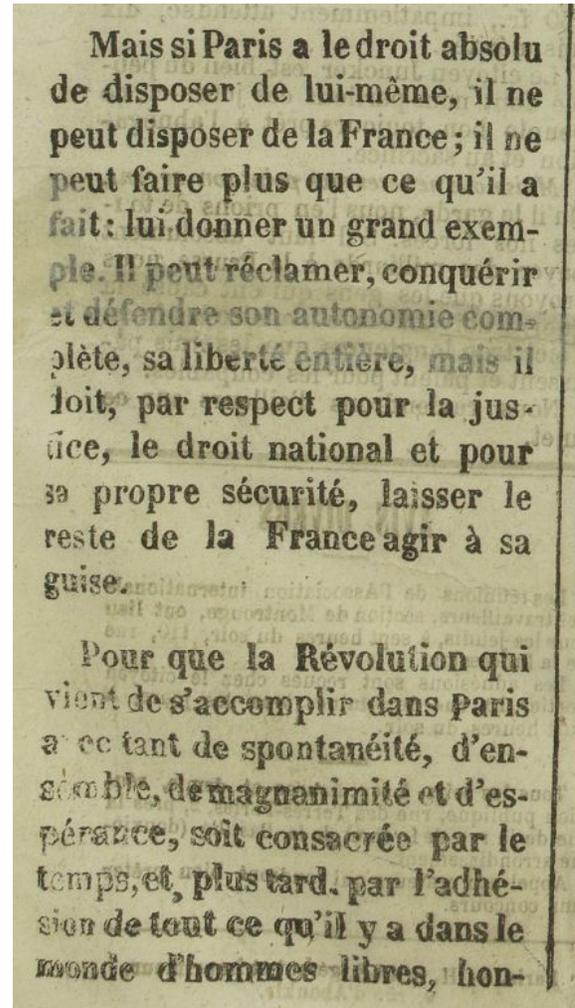
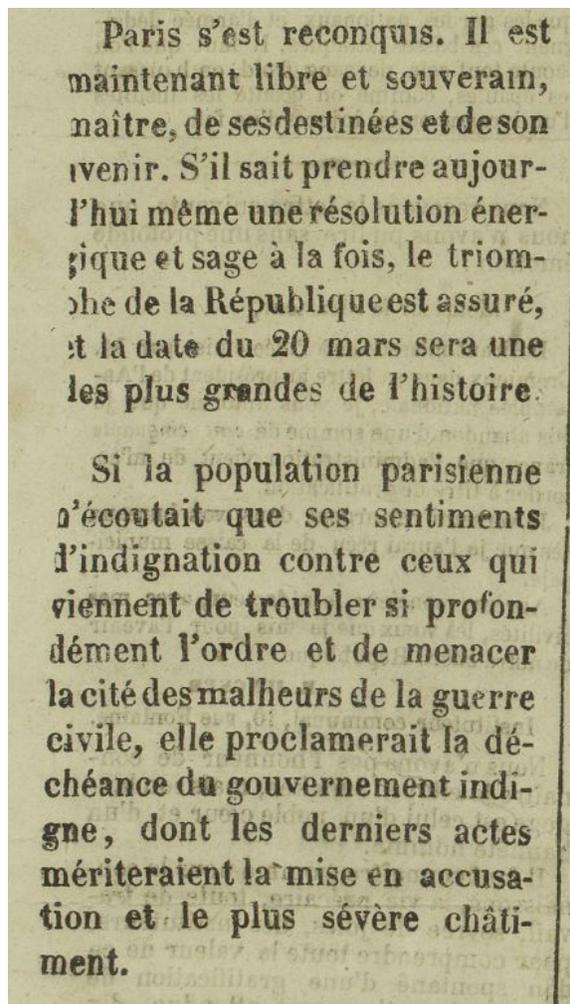


21 mars 1871 :



[...]



22 mars 1871 :

PARIS, VILLE LIBRE

A la bourgeoisie de Paris

Il y a la bourgeoisie travailleuse et la bourgeoisie parasite.

Celle que le *Cri du Peuple* attaque, que ses rédacteurs ont partout attaquée, attaqueront toujours, c'est la fainéante, celle qui fait des places un commerce et de la politique un métier.

Troupeau de bavards, cohue d'ambitieux, pépinière à sous-préfets et à conseillers d'Etat.

Celle aussi qui ne produit pas, qui écuime; qui râfle, par des systèmes de banque ténébreux ou par des spéculations de bourse éhontées, les bénéfices que font ceux qui se donnent du mal, — spéculateurs sans vergogne qui volent au pauvre et prêtent aux rois, qui ont joué aux dés sur le tambour de Transnonain ou du 2 décembre, et qui songent déjà à tailler leur banque sur le cadavre de la patrie ensanglantée.

Mais il y a une bourgeoisie *ouvrière*, honnête et vaillante, celle-là; elle descend en casquette à l'atelier, rôde en sabots dans la boue des usines, reste par le froid, le chaud, à sa caisse ou à ses bureaux, dans son petit magasin ou sa large fabrique, derrière les carreaux d'une boutique ou les murs d'une manufacture : elle avale de la poussière et de la fumée, s'écorche et se brûle devant l'établi ou la forge, met la main à la pâte, a l'œil à la besogne; elle est, par son courage, et même par ses angoisses, la sœur du prolétariat.

Car elle a ses angoisses, ses risques de faillite, ses jours d'échéances. Il n'y a pas aujourd'hui une fortune qui soit sûre, grâce justement aux maladresses et aux provocations de ces parasites qui ont besoin du trouble et de l'agitation pour vivre. Rien n'est stable : le patron d'aujourd'hui devient l'homme de peine de demain, et les bacheliers voient leur redingote s'effiler en guenilles.

Combien j'en sais parmi les établis ou les bien mis qui ont des tracasseries comme les pauvres, qui se demandent quelquefois ce que leurs enfants deviendront,

et qui échangeraient toutes leurs chances de bonheur et de gain contre la certitude d'un travail modeste et d'une vieillesse sans larmes !

C'est tout ce monde de travailleurs ayant peur de la ruine ou du chômage qui constitue Paris, — le grand Paris. — Pourquoi ne se donnerait-on pas la main, par dessus toutes nos misères d'homme et de citoyen, et pourquoi, en ce moment solennel, n'essayerait-on pas d'arracher une bonne fois le pays où l'on est frère par l'effort et le danger, à cette incertitude éternelle qui permet aux aventuriers de toujours réussir et oblige les honnêtes gens à toujours trembler et souffrir !

La fraternité a été reine l'autre jour devant les canons et sous le grand soleil. Il faut qu'elle reste reine, et que Paris prenne une décision solennelle — décision qui ne sera bonne et n'aura sa date dans l'histoire que si elle évite la guerre civile et le retour de la guerre avec Bismark vainqueur.

Nous sommes disposés, quant à nous, à n'imposer rien, à tout subir, dans le cercle douloureux de la fatalité, — à la condition seule que la liberté de Paris reste sauve, et que le drapeau de la République abrite, dans une cité indépen-

Paris, un peuple courageux de travailleurs.

Faubouriens et bourgeois, il y a quelque cent ans, dans cette Allemagne d'où sont partis les canons qui nous ont foudroyés, quatre villes se déclarèrent cités libres, elles ont été, pendant des siècles, grandes et fières, riches et calmes; dans tous les coins du monde on les entendait vivre, elles jetaient des marchandises et de l'or sur tous les rivages !.....

Eh bien ! pour dénouer autrement que par le sabre le nœud gordien qu'ont emmêlé les derniers malheurs, il n'y a qu'un mot à dire :

PARIS, VILLE LIBRE,

[...]

Paris, ayant un drapeau à lui, ne peut plus être ni diffamé ni menacé, et il reste le chercheur habile, le trouveur heureux qui invente les beaux dessins et les grands instruments, qu'on implorera toujours pour qu'il mette son cachet sur ce métal ou cette étoffe, sur ce jouet ou cette arme, sur cette coupe ou ce bassin, sur la pâte d'une porcelaine ou la soie d'une robe !

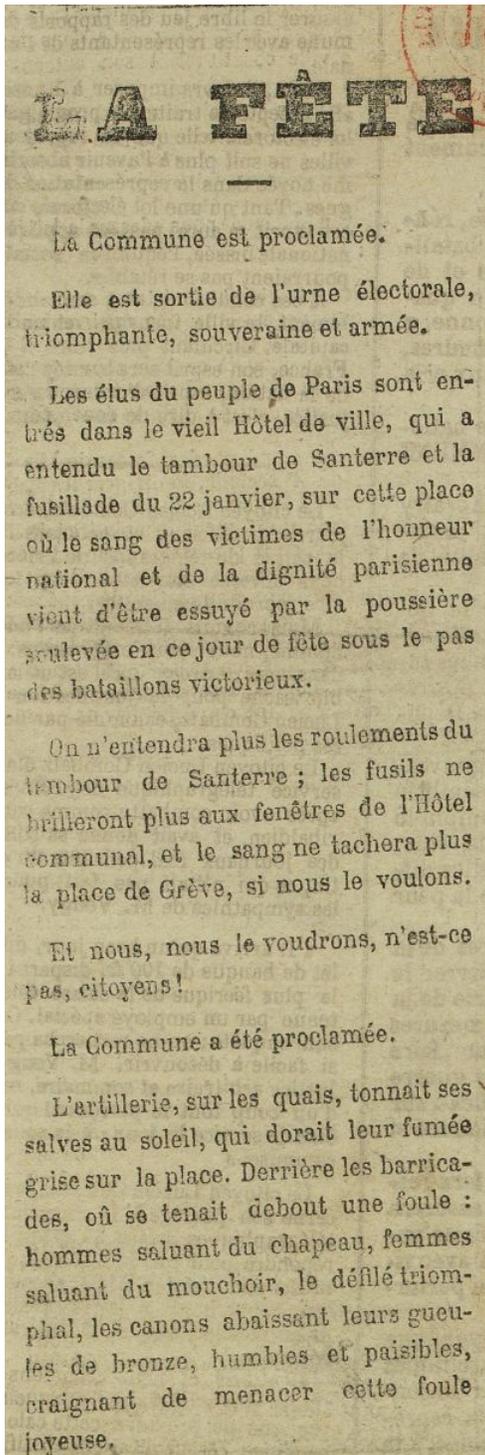
Il restera le maître et le roi.

PARIS, VILLE LIBRE,

Plus de sang versé ! les fusils au repos ; on nomme les maires et l'on élit les magistrats. Puis au travail ! au travail ! La cloche sonne l'ouvrage et non plus le combat.

JULES VALLÈS.

30 mars 1871 :



Devant la façade sombre, dont le cadran a sonné tant d'heures qui sont maintenant des siècles, et vu tant d'événements qui sont aujourd'hui l'histoire, sous ces fenêtres peuplées d'assistants respectueux, la garde nationale défilait, lui jettant les vivats de son enthousiasme tranquille et fier.

Au-dessus de l'estrade, où se tenaient les élus du peuple, — braves gens à la tête énergique et sérieuse, — le buste de la République, qui se détachait blanche sur la tenture rouge, regardait, impassible, reluire cette moisson de baïonnettes étincelantes, au milieu de laquelle frissonnaient les drapeaux et les guidons aux couleurs éclatantes, tandis que montaient dans l'air le bourdonnement de la cité, les bruits du cuivre et de la peau d'âne, les salves et les acclamations.

La Commune est proclamée dans une journée de fête révolutionnaire et patriotique, pacifique et joyeuse, d'ivresse et de solennité, de grandeur et d'allégresse, digne de celles qui ont vu les hommes de 92, et qui console de vingt ans d'empire, de six mois de défaites et de trahisons.

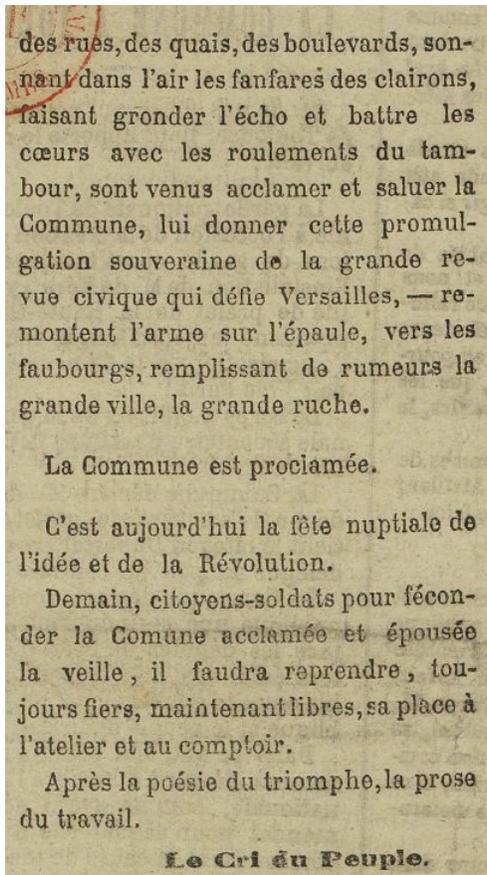
Le peuple de Paris, debout en armes, a acclamé cette Commune, qui lui eut épargné la honte de la capitulation, l'outrage de la victoire prussienne, et qui la rendra libre comme elle l'eut rendu vainqueur.

Que n'a-t-elle été proclamée le 31 octobre ! N'importe ! Morts de Buzenval, victimes du 22 janvier, vous êtes vengés maintenant !

La Commune est proclamée. Les bataillons qui, spontanément, débordant

Jules Vallès, articles pris du journal *Le Cri du Peuple*, pendant la Commune de Paris (mars - mai 1871). Source: RetroNews.

30 mars 1871 :



des rues, des quais, des boulevards, sonnant dans l'air les fanfares des clairons, faisant gronder l'écho et battre les cœurs avec les roulements du tambour, sont venus acclamer et saluer la Commune, lui donner cette promulgation souveraine de la grande revue civique qui défie Versailles, — remontent l'arme sur l'épaule, vers les faubourgs, remplissant de rumeurs la grande ville, la grande ruche.

La Commune est proclamée.

C'est aujourd'hui la fête nuptiale de l'idée et de la Révolution.

Demain, citoyens-soldats pour féconder la Commune acclamée et épousée la veille, il faudra reprendre, toujours fiers, maintenant libres, sa place à l'atelier et au comptoir.

Après la poésie du triomphe, la prose du travail.

Le Cri du Peuple.